

SPULTIN

LE BULLETIN D'INFORMATION DU SYNDICAT DES
PROFESSEURS ET PROFESSEURES DE L'UNIVERSITÉ LAVAL

NOVEMBRE 2020 | Volume 31, n° 2



Comment allez-vous?

Voilà la question que l'Exécutif du SPUL a adressée aux collègues que nous ne croisons plus sur le campus, depuis des mois. Nous ne désirions pas adresser cette question par simple politesse et pour recevoir de banals « ça va bien! » accompagnés d'un « petit salut passé tout droit ». Vous savez, cette formule qui, rarement, génère ce « Ça va mal! » qui embête et exige de prendre un temps d'arrêt pour accorder de l'attention à la personne qui ose fissurer le vernis des apparences.

INQUIETS POUR LES PROFESSEUR.E.S

Inquiets de l'état dans lequel se trouvent les professeur.e.s de l'Université Laval, les membres du Comité exécutif du SPUL ont cherché une manière originale de sonder l'humeur des collègues en ces temps de pandémie qui perdurent.

Une question ouverte qui offrait un espace illimité pour rédiger la réponse que souhaitait donner la ou le collègue.

Nous ignorions comment ce courriel, au style peu commun pour le SPUL, serait reçu par les membres. À notre grand étonnement, quelques heures à peine

Ah! Cette foutue pandémie...

Le jeudi 8 octobre, l'Exécutif du SPUL adressait à tous ses membres un courriel au ton inhabituel. Il se déclinait ainsi :

Chères collègues et chers collègues,

Ah! Cette foutue pandémie...

Après un hiver à l'envers,

Un été chamboulé,

Un automne pas super le fun,

Voilà que s'annonce un autre hiver

Où on complique notre univers...

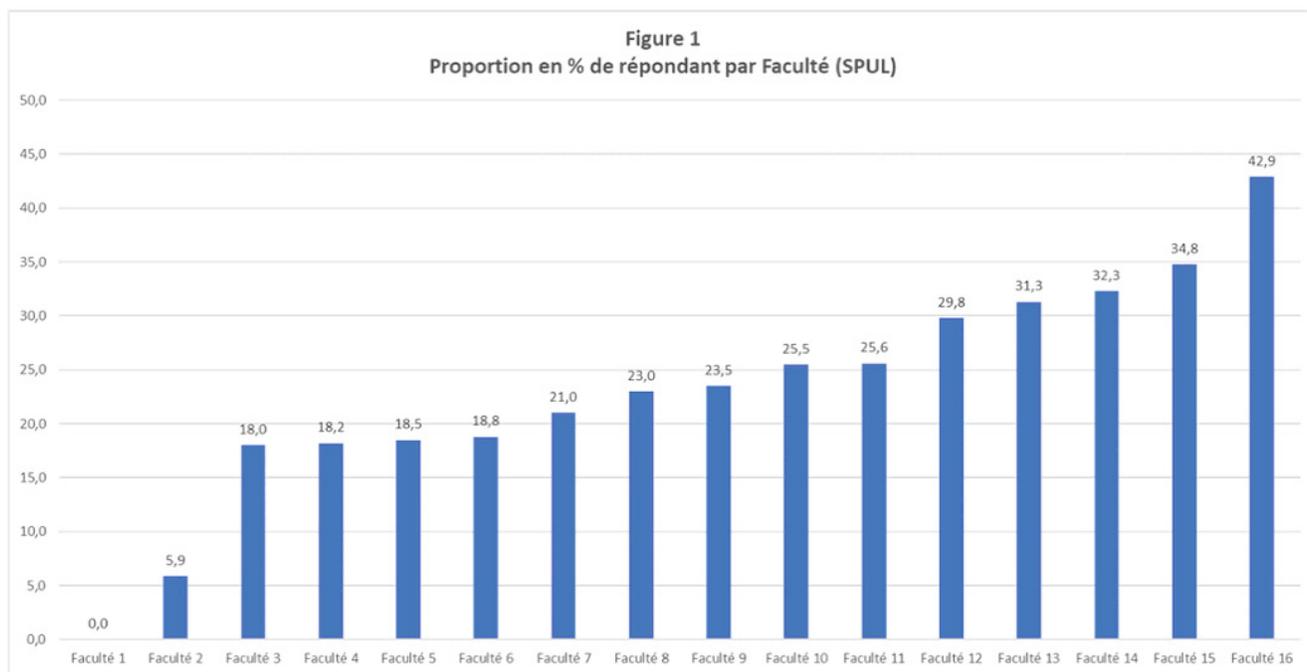
Dans ce climat perturbé qui nous éloigne les uns des autres, le Comité exécutif du SPUL est particulièrement préoccupé par les difficultés que vous vivez.

Comment allez-vous?

Comment se passent les choses pour vous?

après l'envoi du message, plus d'une cinquantaine de professeur.e.s avaient déjà répondu à la question en rédigeant des textes allant de quelques lignes à plusieurs paragraphes. À la fermeture du questionnaire, le 20 octobre, 458 collègues avaient accédé au formulaire et, de ce nombre, 286 (62 %) avaient pris le temps de rédiger une réponse.

À l'exception de la Faculté 1 (Figure 1), des professeur.e.s appartenant à toutes les facultés ont partagé leur état d'âme et leurs commentaires. Toutefois, le taux de participation dans chacune des Facultés varie considérablement. Les taux de réponse nous apparaissent relativement élevés dans plusieurs Facultés. Ainsi, quatre Facultés présentent un taux de réponse de plus ou moins 33 %, quatre Facultés, un taux de plus ou moins 25 % et cinq Facultés, un taux de plus ou moins 20 %. Ces taux de participation, que nous estimons dans l'ensemble élevés, révèlent, selon nous, que le cœur de l'Université est globalement souffrant, mais que certains secteurs apparaissent davantage fragilisés.



Il faut préciser que, d'aucune manière, nous n'avons cherché à établir la provenance facultaire des réponses reçues. Les questions factuelles posées à la fin du formulaire ne visaient qu'à permettre d'établir un portrait sommaire de l'origine des répondant.e.s sans, toutefois, pouvoir établir de liens avec les textes rédigés.

Tableau 1
Statut professoral des répondant.e.s (%)

Statut	%
Assistant.e.	0,87%
Adjoint.e	9,83%
Agrégé.e	13,97%
Titulaire	37,77%
Sous octroi	0,22%
Non complété	37,12%

La lecture de plusieurs textes nous permet de croire que plusieurs répondant.e.s craignaient, en répondant aux questions factuelles de la fin du formulaire, que nous puissions les identifier. Cette crainte se révèle, entre autres, du moins c'est ce que nous croyons, dans le fait que 37,12 % des répondant.e.s n'ont pas souhaité inscrire leur statut professoral (Tableau 1) et, non plus, leur genre (Tableau 2).

Tableau 2
Genre des répondant.e.s (%)

Statut	%
Femme	31,44%
Homme	30,79%
Autre	0,66%
Non complété	37,12%

Il est possible que la crainte d'être identifié du fait des questions factuelles posées à la fin de notre formulaire ait participé au fait que 172 professeur.e.s ont tout simplement renoncé à rédiger une réponse.

« À la troisième page de ce sondage, je vais inscrire des données aléatoires, car cela pourrait autrement porter atteinte à mon droit d'anonymat. Si vous nous demandez comment ça va, sur un ton d'ouverture et d'écoute, il faut absolument éviter d'ajouter des questions à réponses obligatoires. »

Mis, bout à bout, tous les textes écrits par les professeur.e.s, ont généré un corpus de plus de 50 pages, rédigées à simple interligne avec une police de petit calibre. Nous avons, dans un premier temps, réalisé une lecture attentive de tous les témoignages. Un premier niveau de lecture empathique qui a soulevé chez nous

un éventail d'émotions allant de la peine, de la tristesse à l'indignation face aux situations révélées. Puis, nous avons procédé à une codification sommaire du corpus afin de parvenir à rédiger la synthèse que vous vous apprêtez à lire.

SYNTHÈSE DES RÉSULTATS

MERCI

De toute évidence, plusieurs collègues étaient reconnaissants du fait que le SPUL pose cette toute simple question : Comment allez-vous? Un grand nombre de répondant.e.s ont exprimé leur reconnaissance par des « mercis » à l'effet que l'Exécutif du SPUL prenait de leurs nouvelles.

« c'est bien de prendre le pouls du corps professoral ...merci! Je tiens le coup en faisant de l'exercice, une heure par jour à aller faire du jogging, pour tenir le coup. »

« Merci de poser la question. Ça va, je ne souffre pas le martyr, je me porte plutôt bien, mais je m'ennuie beaucoup de la vie universitaire. »

« Merci de prendre des nouvelles. »

« Merci de nous le demander! Je me sens en mode survie, mais je survis! »

« Ça va généralement. Merci! »

« Merci pour ce sondage. »

« Merci de vous informer. Merci de cette occasion de vous communiquer cela. »

« Mais ça va mieux; on s'habitue à tout. Et j'en profite pour remercier mon syndicat... »

COMMENT ALLEZ-VOUS?

Statistiquement parlant, nous pourrions nous contenter de mentionner qu'environ le quart des professeur.e.s ayant répondu à la question estiment «bien aller» tandis que plus ou moins les trois quart affirment, en utilisant différentes formules, « ne pas très bien aller ».

Ça va bien

Quelques-uns des répondants offrent un « bien aller » ou « ça va bien » sans ambiguïté...

« Ça ne pourrait pas aller mieux. Je conserve 100 % de mon salaire, je mange à ma faim, j'ai des interactions quotidiennes avec mes étudiants gradués et mon employeur fait un excellent travail pour gérer cette pandémie. Je n'ai jamais été aussi fier de faire partie de cette grande famille universitaire. »

Toutefois, la majorité des « ça va bien » sont contextualisés, relativisés.

« Ça va dans la mesure du possible. »

« Globalement bien, aujourd'hui, même si je redoute un second confinement. »

« Je vais bien, mais j'ai l'impression de ne pas du tout être efficace. »

« Je vais très bien. Dans les circonstances, il est difficile de se structurer, et on sent que la situation affecte beaucoup nos étudiants – préoccupé par les étudiant.e.s...»

Ça va mal

Quelques professeur.e.s répondent avec un « ça va mal » bien affirmé :

« Ça va mal! Vraiment mal! »

Mais, en fait, ce « ça va mal » est exprimé de multiples façons. De nombreux collègues utilisent des formules telles que : Je suis... « morose », « fatigué et isolé », « au bout du rouleau », « pas bien », « pas si bien », « surchargé », « mal », « frustré », « déprimé », « épuisé », « essoufflé », « fatigué », « très triste », « angoissé ».

D'autres utilisent des formules plutôt alarmantes : « je vais très mal », « je vais craquer », « Je vais très mal et je me sens au bord de l'épuisement professionnel »...

« Ça va mal. Vraiment mal - Je suis vidé, crevé, démotivé. J'ai juste envie de brailler... / À toi lecteur/lectrice, bonne soirée et bon courage. Tu n'es pas tout.e. seul.e. Je suis un prof, je suis passionné, je suis fort. On va la livrer cette session-là. Mais, SVP,

ne me juge pas si je termine le parcours sur les genoux. Je ne suis déjà plus capable de me tenir debout. »

PRÉOCCUPÉ DE « LEURS » ÉTUDIANT.E.S

Bien que de nombreuses et nombreux répondant.e.s estiment ne pas très bien aller, il se dégage, de la majorité des réponses, que ces dernières-derniers sont très préoccupé.e.s par leurs étudiant.e.s. Les professeur.e.s désirent leur offrir, malgré le contexte, des cours de qualité. Plusieurs se désolent de ne pas pouvoir être davantage présent.e.s pour elles et eux.

« Ce qui m'inquiète, c'est beaucoup plus les étudiants... Plusieurs ont abandonné - d'autres y songent si jamais le reconfinement total est de retour... Ce qui est dommage, c'est de ne pas sentir la rétroaction directe face à ce que l'on enseigne... »

« ... je tâte souvent le pouls des étudiants. Ça semble aller et ils semblent reconnaissants des efforts du corps professoral. Mais je suis très inquiet de ce qu'il adviendra d'eux (leur motivation) en avril 2021, après une année complète ou presque de confinement. J'estime aussi que quoiqu'on en dise, la qualité de la formation en prend un très dur coup. »

« ... je suis frustrée, déçue, insatisfaite; je me décris en ce moment comme une prof orpheline de ses étudiants. Car ils ont beau être là au bout de leurs claviers, je note à regret qu'ils ne sont pas vraiment là - ou du moins qu'ils sont là très partiellement. [...] ... je suis même outrée par le fait que le conseil universitaire ait changé les règles de ce que j'estime être le fonctionnement démocratique de l'enseignement universitaire: une sorte de contrat, basé sur la confiance, le respect, la discussion. »

« Dans mon équipe d'étudiants gradués, je dois souvent intervenir pour calmer les esprits. Certains pleurent. D'autres sont frustrés de la situation. Tous craignent pour la durée de leur étude et la capacité de faire le travail. »

« Frustration occasionnée par un contact distant avec les étudiants. La transmission du savoir ne suffit pas dans ma discipline. L'art de l'argumentation et l'acquisition d'un raisonnement sont incontournables et seule une formation nourrie d'échanges et de débats s'y prête réellement. »

« J'ai décidé de mettre mes recherches sur pause, dans la mesure du possible, pour me consacrer entièrement à mes étudiants. »

« La recherche, la participation externe, et le rayonnement en prennent un coup - avec les étudiants qui ont davantage besoin de nous, ces activités passent au second rang. »

Doit-on s'étonner que le mot « étudiant.e.s » soit celui le plus fréquemment utilisé dans les textes rédigés par les collègues (296 occurrences) et que les mots « cours » et « enseignement » soient respectivement mentionnés 237 et 123 fois.

Les professeur.e.s se préoccupent pour leurs étudiant.e.s de premier cycle et aussi pour leurs étudiant.e.s de deuxième et troisième cycles à qui elles et ils ne parviennent pas, à leurs yeux, à offrir un encadrement satisfaisant.

« J'encadre les étudiants et les encourage, mais une doctorante me dit qu'elle vit un important creux de vague. Notre équipe en a perdu une autre en début de session, une mère débordée. »

« La difficulté essentielle étant d'assurer un suivi des étudiants de qualité en étant à distance. »

« J'entends que la haute administration aimerait qu'on prenne plus d'étudiants gradués. Nous sommes tous déjà à nos limites. Comment écrire plus de demandes, faire plus de supervision (je tiens à une supervision de qualité, pas de quantité). »

« La supervision des étudiants gradués est plus difficile aussi et il est bien triste de voir à quel point ils sont affectés par le manque de contacts humains dans leur travail et dans leur motivation. »

« ... je note des signes de détresse chez mes étudiantes graduées MSc et PhD. »

MANQUE DE CONTACTS HUMAINS... AVEC LES ÉTUDIANT.E.S ET LES COLLÈGUES

Nombreux sont les collègues qui mentionnent se « sentir isolés » de leurs collègues et/ou de leurs étudiant.e.s. L'absence de contact avec les collègues de l'unité de rattachement ou d'ailleurs, les conversations de corridor manquent à plus d'un.e.

« Mais j'aimerais tellement avoir plus de contacts et me sentir moins seule et moins fatiguée, moins anxieuse de la situation générale ou, plutôt, de ses conséquences. Je souffre de ne voir mes collègues presque que sur Teams et Zoom et, en même temps, je déprime d'être sur le campus vide, presque sans étudiant. »

« L'isolement commence à peser lourd. Ne pas voir la lumière au bout du tunnel, l'absence d'horizon permettant de présumer de la fin de cette pandémie... gruge de l'énergie. L'absence de contact humain... »

« Les contacts avec les autres membres du corps professoral sont rares. Les conversations de couloir me manquent. La motivation est difficile à maintenir, bien que le travail de la maison comporte ses avantages. »

« C'est difficile de ne pas avoir le contact des étudiants, les discussions de fin de cours où on apprend à mieux les connaître. »

« Les contacts humains sur le campus me manquent, c'est difficile de garder sa motivation au travail. Malgré cela, je continue pour les étudiants. »

Des professeur.e.s mentionnent maintenir des contacts virtuels avec des collègues. Cela peut être bienfaisant, mais « on ne s'y habitue pas ».

On s'inquiète aussi de l'effet du manque de contact humain sur les étudiant.e.s

« La supervision des étudiants gradués est plus difficile aussi et il est bien triste de voir à quel point ils sont affectés par le manque de contacts humains dans leur travail et dans leur motivation. »

Quelques-uns ne ressentent pas l'isolement avec autant de sévérité. Le fait d'avoir une vie de famille contribue, pour certains, à briser le sentiment d'isolement.

« J'ai la chance d'avoir plusieurs enfants à la maison et d'être en contact avec plusieurs collègues de ULaval et ailleurs. Je ne souffre donc pas autant de l'isolement que d'autres. »

Malgré ce manque de contact, les professeur.e.s maintiennent la tête en dehors de l'eau, soucieuses/soucieux de ne pas entraîner les étudiant.e.s dans la noyade.

« Les contacts humains sur le campus me manquent, c'est difficile de garder sa motivation au travail. Malgré cela, je continue pour les étudiants. »

LA RECHERCHE

Pour le bien-être et la réussite de leurs étudiant.e.s les professeur.e.s se sont investis, dès le mois de mars 2020, dans la modification de leurs cours afin que ceux-ci puissent être, rapidement, dispensés à distance. Un investissement qui, pour plusieurs, s'est poursuivi pendant la période estivale. Dans ce contexte d'urgence, un grand nombre de collègues ont dû mettre sur pause leurs activités de recherche, ont vu leurs équipes battre de l'aile, voire se disloquer.

« J'ai décidé de mettre mes recherches sur pause, dans la mesure du possible, pour me consacrer entièrement à mes étudiants. »

« Ce sont principalement mes activités de recherche et publication qui en pâtissent, ce qui est catastrophique puisque c'est notre indicateur de performance numéro 1, loin devant l'enseignement par exemple... »

« C'est évidemment les activités de recherche, plus précisément les projets déjà financés en cours qui écopent... »

« La recherche en prend pour son rhume (multiples délais dans les écrits, collecte de données retardées, analyses qui traînent en longueur en raison du manque de temps à y accorder, etc.). Mais globalement, les gens sont compréhensifs. »

« J'ai peur pour mon labo. [...] Je perds de l'expertise en raison de la perte d'employés, je n'ai qu'un étudiant à la maîtrise. J'ai peur de ne pas lui donner un bon support. J'ai peur de décevoir mon employeur. Les directeurs de mon département ont tous réitéré au fil des mandats le point concernant la supervision d'étudiants gradués: 'tu contribues à ton département en emmenant des revenus'. Je me sens comme un fardeau. »

« Donc la recherche prend le bord, pour toutes sortes de raisons: manque d'énergie pour mobiliser les partenaires, manque d'énergie pour écrire, etc. »

ON S'ADAPTE... MAIS CE N'EST PAS FACILE

Plusieurs professeur.e.s mentionnent s'être adaptés à la nouvelle réalité de l'enseignement à distance.

« Ce fut difficile de vaincre mes peurs de l'enseignement à distance, mais j'y trouve maintenant un certain plaisir. »

« Je m'accommode du travail à distance, mais les collègues me manquent, la collégialité de nos rencontres imprévues dans un corridor ou au café. »

Un virage réalisé d'abord et avant tout parce qu'elles et qu'ils sont dévoué.e.s envers leurs étudiant.e.s. Toutefois, ce virage forcé a demandé du temps, des sacrifices et, pour certains, l'enseignement à distance entre en totale contradiction avec leurs valeurs et leur identité de professeur.e.

« Au niveau de l'enseignement, il faut beaucoup plus de temps que d'habitude pour monter des versions à distance et répondre aux questions/préoccupations des étudiants, surtout j'avais environ 200 étudiants inscrits dans mes cours en début de session, soit plus que la normale. »

« Le passage des cours présentiels à cours à distance prend tout mon temps. Malgré tout cela j'ai l'impression que mes cours à distance sont pourris. Les professeur.e.s sont également préoccupé.e.s par les étudiant.e.s qu'elles et qu'ils encadrent aux cycles supérieurs. »

« L'enseignement à distance demande au minimum le double de préparation, les étudiants sont très exigeants et comme plusieurs se permettent de ne pas être au cours synchrone, car l'enregistrement du cours sera déposé sur le portail tout de même, je me sens très sollicitée. »

« Avec deux cours à organiser à distance en asynchrone, le rythme est essoufflant. Et pourtant, je m'y prépare depuis juin [...]. Il y a peu de ressources pour nous aider et nous devons tout faire nous-mêmes. »
« L'enseignement à distance, ce n'est pas pour moi, car je ne suis plus moi. »

Nous présumons, souvent, que les jeunes professeur.e.s sont davantage à l'aise avec les nouvelles technologies. Toutefois, leur posture de professeur.e en début de carrière, avec peu d'expérience en enseignement, en quête de premières subventions de recherche, en processus de rédaction de publications scientifiques semblent rendre caduque, du moins pour certain.e.s, cette aisance technologique. Souvent, ces collègues sont également de jeunes mères ou pères souhaitant, comme ce que la science et, surtout, ce que le bon sens recommande, être des pères et des mères présents pour leurs enfants.

« En fait, j'ai dû tout refaire les cours que j'avais montés l'an passé, pour les adapter en mode à distance. Cela est décourageant. Les jeunes profs n'ont pas autant de matériel que les plus anciens. »

« Je suis un jeune professeur [...] arrivé (en) [...] 20XX. J'ai enseigné mon premier cours à l'automne 20XX, en me basant principalement sur le contenu existant. Cet automne, je donne deux cours: le même qu'à l'automne 20XX dont le contenu a été revu à moitié et un nouveau cours que je monte de toute pièce. Avec les défis de la pandémie, les nombreuses questions et formations suivies (comment enseigner à distance, comment monter mes cours dans ce contexte, quelle plateforme employer, quels équipements devrais-je me procurer), j'ai forcément accumulé un retard qui fait en sorte que je développe du contenu de cours semaine en semaine, en même temps que de l'enseigner. C'est un effort qui gruge beaucoup dans mon niveau d'énergie, et dans mes heures de sommeil. »

« Je suis un jeune professeur adjoint avec un tout nouveau cours de XX étudiants à donner en ce moment. C'est vraiment beaucoup, beaucoup de travail (je passe mes week-ends à travailler). Je suis aussi père de deux enfants [...] et ma femme est travailleuse [...] ... donc je m'occupe de pas mal tout durant la journée. [...] J'ai toujours été présent pour mes enfants... »

CONCILIATION TRAVAIL-FAMILLE ET VIE SOCIALE

Pour quelques professeur.e.s, la vie de famille apparaît être un élément de protection de leur bien-être.

« Ça va plutôt bien. J'apprécie le temps passé en famille... »

« Ça va bien. Du point de vue personnel, j'ai la chance d'avoir une famille à mon domicile et de ne pas être seul. »

« La pression ne cesse d'augmenter. Les demandes s'accumulent, dans un contexte où tout prend plus de temps. - Mais je ne peux pas me plaindre: j'ai un salaire, personne de malade dans la famille et les enfants réussissent bien à l'école malgré le climat un peu fou. »

Mais, pour un grand nombre de collègues, la vie familiale est une importante préoccupation avec laquelle, au jour le jour, ils composent. Pour les professeur.e.s en début de carrière, cette conciliation apparaît difficile. Il n'y a plus de séparation entre la vie familiale et le travail. Cela épuise et, dans certains cas, fragilise la famille, le couple.

« La conciliation des obligations envers les étudiant.e.s et les membres de la famille sont sources d'inquiétudes, de stress, d'inconfort... »

« En télétravail, je trouve difficile la conciliation travail-famille puisque les enfants reviennent tôt de l'école et que la journée de travail doit parfois se poursuivre en soirée. »

« Ma famille subit mon surtravail. »

« C'est peut-être cela qui éreinte : la tension entre la famille et le travail, et la longueur de temps sans répit. »

« Je me demande comment je vais être capable de survivre à l'automne et que ma famille n'explose pas à cause de ma charge de travail et mon couple non plus... »

« En tant que nouveau professeur, la situation ajoute à la difficulté de s'adapter à toutes les responsabilités attendues. Avec une jeune famille, je crois que cela ajoute aux angoisses, au stress lié à la pandémie et au temps disponible. »

«...mes heures de travail n'ont plus de fin et que je néglige de plus en plus ma famille, mes enfants. »

« Malgré la situation, les choses se passent bien, mais c'est épuisant (la conciliation travail-famille est difficile mentalement). »

« J'ai dû sacrifier beaucoup d'heures en famille, avec mon jeune enfant, au cours des 7-8 dernières fins de semaine afin de travailler, pour pouvoir respecter les échéanciers. »

« Je me sens surchargée. Depuis le 13 mars, ma mission est de survivre à chaque journée, tant la COVID a bousculé les échéanciers de travail + la vie familiale (avec de jeunes enfants). »

Nous pourrions reproduire plusieurs autres extraits de propos rédigés par des collègues exprimant leurs inquiétudes quant aux impacts du confinement, du télétravail à la maison, sur leur vie familiale ainsi que sur leur couple. Quels seront, à plus ou moins long terme, les effets indésirables de cette pandémie sur ces familles, ces couples, ces individus?

SACRIFIER LES VACANCES

Pour être en mesure d'offrir des cours convenables, à la session d'automne 2020, plusieurs collègues ont sacrifié leurs vacances. Du coup, plusieurs ont entrepris l'année 2020-2021, en portant sur leurs épaules, une fatigue accumulée au cours de l'année 2019-2020 et tout particulièrement pendant le printemps. Évidemment, personne n'était obligé de renoncer à ses vacances. Mais, manifestement, par devoir et responsabilité, plusieurs collègues ont fait une croix sur des vacances pourtant bien méritées.

« Je n'ai pas non plus réussi à prendre mes vacances cet été... »

« Je sens que je n'ai pas eu de vacances d'été, je n'ai pas "décroché" et que j'ai entamé la session d'automne déjà essoufflée. »

« La préparation des cours de l'automne et les recherches ont complètement absorbé mes vacances (ou presque) ce qui n'est pas idéal. »

« Conséquemment, je n'ai pas pris de vacances depuis cette date et j'ai recommencé à travailler de nuit. »

« Les deux dernières semaines d'août ont été pour ma part empreintes de stress, avec un retour précipité de vacances à la maison (qui ont été coupées de moitié). »

« Avec deux cours à organiser à distance en asynchrone, le rythme est essoufflant. Et pourtant, je m'y prépare depuis juin (sans avoir pris mes vacances cet été, hormis des demi-journées ici et là). »

Un portrait qui soulève quelques inquiétudes quant à une éventuelle dégradation de la santé psychologique et physique de nos collègues au fur et à mesure que l'année 2020-21 avancera. D'autant plus que nous avons appris que la session d'hiver 2021 sera, elle aussi, entièrement offerte à distance.

SURCHARGE

Il se dégage d'une grande proportion des textes rédigés par les collègues que le poids de la charge de travail est de plus en plus difficile à supporter. En fait, on ne parle plus de charge de travail mais plutôt de surcharge. Certain.e.s des collègues apparaissent au bout du rouleau, d'autres, sur le point de craquer. D'autant plus qu'avant l'arrivée de la pandémie et des mesures sanitaires, plusieurs collègues, à travers le campus, affirmaient être déjà en situation de surcharge. La pandémie et les conséquences de son chapelet de mesures sanitaires n'ont certes pas amélioré la situation.

« Il y a une surcharge de travail et entre la préparation des capsules narrées, les classes virtuelles, les réponses aux étudiants (forums ou autres) et le cours que j'avais en présentiel jusqu'à maintenant et qui passe en virtuel, je suis débordée. »

Il y a le poids de la charge que les professeur.e.s portent et celui de la souffrance des étudiant.e.s que, par compassion, elles/ils prennent sur leurs épaules.

« Je n'ai pas encore réussi à prendre une seule journée de congé depuis le début de la session, incluant les fins de semaine. Je suis comme un chien qui court constamment après sa queue. Je passe de mes corrections, aux lectures, aux préparations de capsules, aux rencontres en mode synchrone et, malheureusement, à des discussions avec des étudiants qui sont en détresse psychologique. »

« L'enseignement à distance demande un suivi plus fréquent avec les étudiants pour ne pas les perdre. »

« Les nouveaux étudiants gradués, surtout ceux venant de l'extérieur de Québec et qui sont seuls, ont besoin de plus de soutien de notre part. »

Et puis il y a tous ces courriels reçus, sept jours sur sept, à toute heure du jour, souvent le soir et même la nuit, en provenance d'étudiant.e.s, de collègues, de partenaires et de l'Employeur.

« Avant le flux des courriels était déjà continu, mais maintenant il a enflé de façon démesurée. - Avec la Covid, tout ce qui est demandé, notamment pour une directrice de programme, est toujours demandé de plus en plus en avance en raison des procédures beaucoup plus lourdes. »

« L'Université Laval nous bombarde de quantités de courriels... cela n'a plus de sens. »

Mais, malgré tout, des collègues estiment parvenir à s'adapter à cette nouvelle normalité... de surcharge. Mais à quel prix?

« Après des mois d'adaptation vraiment difficiles, des surcharges de travail, des tsunamis de courriels, d'angoisses estudiantines à gérer, d'injonctions de nos directions, décanats et rectorats, de formations, de tentatives de s'équiper au niveau matériel, le tout en gérant les problèmes de vie privée (déplacements, écoles, et j'en passe), tout se calme. La pandémie semble là pour durer; mais tous les efforts fournis les derniers mois portent fruit dans mon cas, et je recommence à retrouver une certaine routine agréable »

LA SANTÉ FRAGILISÉE

À la lumière de nombreux propos rédigés par les professeur.e.s, nous devons, croyons-nous, nous inquiéter de l'état de santé de plusieurs de nos collègues et de l'impact que les prochains mois auront sur celle-ci.

« Aucun jour de congé pendant plus d'un mois, très malade pendant une semaine (symptômes de COVID, mais impossible de passer un test, c'était fin mars). Envie de brailler plusieurs fois par jour. »

« Fatigue de l'écran, de la concentration de l'attention qui y est liée, en particulier durant un cours en ligne. Fatigue physique : je dois faire des efforts pour trouver du temps pour bouger entre les réunions en ligne. »

« J'ai de grands moments de fatigue si je ne prends pas soin de faire un peu d'exercice ou de faire de la

méditation. Je dors moins bien même si je prends des somnifères. »

« Dans la foulée, j'ai été parfois découragée et me suis tournée vers la recherche d'appui psychologique, mais j'ai malheureusement constaté que le service offert normalement aux professeurs était fermé. Je me suis sentie très seule et j'ai affronté le début des classes avec crainte. »

« Je me sens en début octobre comme je me sens habituellement en mai ou à la fin décembre. J'ai un stress chronique que je gère aussi bien que possible, mais difficilement. Je n'en parle pas beaucoup à mes collègues de peur de nuire à ma permanence éventuelle. »

« ... je me sens comme d'habitude vers février ou mars. »

« Le sommeil est très affecté et je me demande si je pourrai me rendre en décembre. »

Toutefois, quelques collègues parviennent, dans ce contexte, à prendre soin de leur personne.

« Sur le plan santé, le confinement a ses bons côtés. Je prends le temps de me confectionner de bons repas équilibrés et je m'en tiens à une routine sanitaire, qui inclut une marche en forêt d'une heure tous les matins. Sauf exception, mes soirées sont libres pour me détendre... »

« Je suis en bonne santé physique et ma famille aussi - quant à la santé mentale, nous tenons grâce à l'humour surtout! »

Mais, impossible de ne pas constater, à la lecture des nombreuses réponses, que le corps professoral de notre université ne va pas bien. Et dans de nombreux cas, vraiment pas très bien.

« ...en arrêt de travail, en choc post-traumatique, je souffre d'un épuisement professionnel. »

« Pas si bien! Mais ça pourrait être encore pire. - Si j'ai bien encaissé le choc en mars-avril, là, je commence à me demander combien de temps je vais tenir à ce rythme. »

CHEMINEMENT DANS LA CARRIÈRE

La pandémie de la COVID-19 et le chapelet de mesures sanitaires qu'elle a généré risque, selon les propos de plusieurs professeur.e.s, d'avoir des conséquences plutôt négatives sur leur cheminement de carrière. Le fait de consacrer le plus clair de son temps à l'enseignement aura, écrit-on, des impacts négatifs sur le déroulement de la carrière universitaire.

« Frustré, car l'université envoie le signal que les étudiants et la gestion des cours en ligne est la priorité, mais que les critères d'évaluation pour l'agrégation n'ont pas été modifiés et ne reflètent pas la nouvelle nature des tâches. »

« Je prévois demander ma titularisation cette année. Toutefois, plusieurs éléments qui auraient été pertinents seront absents de mon dossier (évaluations de la session d'hiver par exemple... d'autant plus qu'avec l'évaluation des programmes, je devais avoir des évaluations pour les cours stage ce que je n'ai pas habituellement) et je prévoyais appliquer pour un prix d'excellence en enseignement. J'espère que mon dossier sera tout de même suffisant pour obtenir cette promotion. Ceci me préoccupe aussi. »

« Je réussis à faire tout ce qui m'est demandé, peut-être avec un peu moins de qualité que je voudrais. Mais, alors que je devrais me concentrer davantage à démarrer ma carrière de prof, à développer ma programmation de recherche, faire des extra pour multiplier les publications, les projets, les collaborations, etc., j'ai plutôt l'impression de faire le minimum et surtout me concentrer sur l'enseignement. En fait, j'ai dû tout refaire les cours que j'avais montés l'an passé, pour les adapter en mode à distance. »

« Mais j'ai une pensée pour les plus jeunes collègues, qui ont tout à prouver et qui sont parents de jeunes enfants ou qui sont en âge de vouloir le devenir. Le confinement doit leur peser. »

Et ce n'est pas parce qu'ils ou elles ont le rang de titulaire que les collègues ne craignent pas pour la suite de leur carrière scientifique.

« Bien que je sois professeur titulaire, je ne suis pas très optimiste sur la progression de ma carrière de scientifique. J'ai manqué plusieurs opportunités et concours, et j'ai l'impression de perdre le

momentum pour passer au niveau supérieur (rayonnement scientifique réduit, obtention des fonds de recherche très difficile, publication de nos travaux en retard, recrutement réduit de nouveaux étudiants). »

D'autres songent à précipiter leur départ à la retraite.

« Je suis hantée par le désir de prendre ma retraite. J'y pense au moins une fois par heure et je travaille de 10 h AM à 1 h AM, sept jours sur sept... »

« Quelle source de stress! J'ai pensé sérieusement à prendre ma retraite. Tout demande plus de temps, avec moins de satisfaction. »

SOUTIEN ET RECONNAISSANCE

Il se dégage des réponses de la majorité des textes rédigés par des collègues que celles-ci et ceux-ci ont, en ces temps de pandémie, particulièrement à cœur de soutenir leurs étudiant.e.s. Pour ce faire, un grand nombre a tout simplement écourté ses vacances, accepte, bien que déjà en surcharge, un fort accroissement de la charge de travail et plusieurs mettent à risque, bien malgré eux, leur santé, leur vie familiale et/ou leur vie de couple.

Dans ce contexte, plusieurs textes révèlent que plusieurs collègues estiment ne pas recevoir le soutien que la situation exigerait.

«... nous soutenons les autres, mais nous recevons peu de soutien. »

« Après avoir consacré mon été à réinventer mes cours de l'automne, voici que la session d'hiver est à nos portes. Je ne sens aucun appui de ma faculté ou de la direction de mon département, qui se contentent de transmettre des directives. »

En ces temps de pandémie où la collectivité des professeur.e.s s'investit corps et âme pour assurer, en cette éprouvante période, le fonctionnement optimal de l'Institution, il se dégage des textes que plusieurs collègues estiment ne pas recevoir la reconnaissance qu'ils souhaiteraient obtenir de la part de la Haute administration.

« ...j'ai l'impression que les enseignants (du primaire et secondaire) sont très présents dans les médias, qu'on souligne les efforts qu'ils font et les obstacles qu'ils rencontrent. Simultanément, je n'ai vu

que très peu de mentions des efforts déployés par les professeurs universitaires, qui comptent souvent sur une équipe réduite (quand ils ne sont pas seuls!) pour adapter leurs cours, tout en poursuivant leur programme de recherche. Parfois, une simple reconnaissance aide à trouver l'énergie de continuer... et c'est peut-être mon impression, mais il me semble que cette reconnaissance tarde à arriver. »

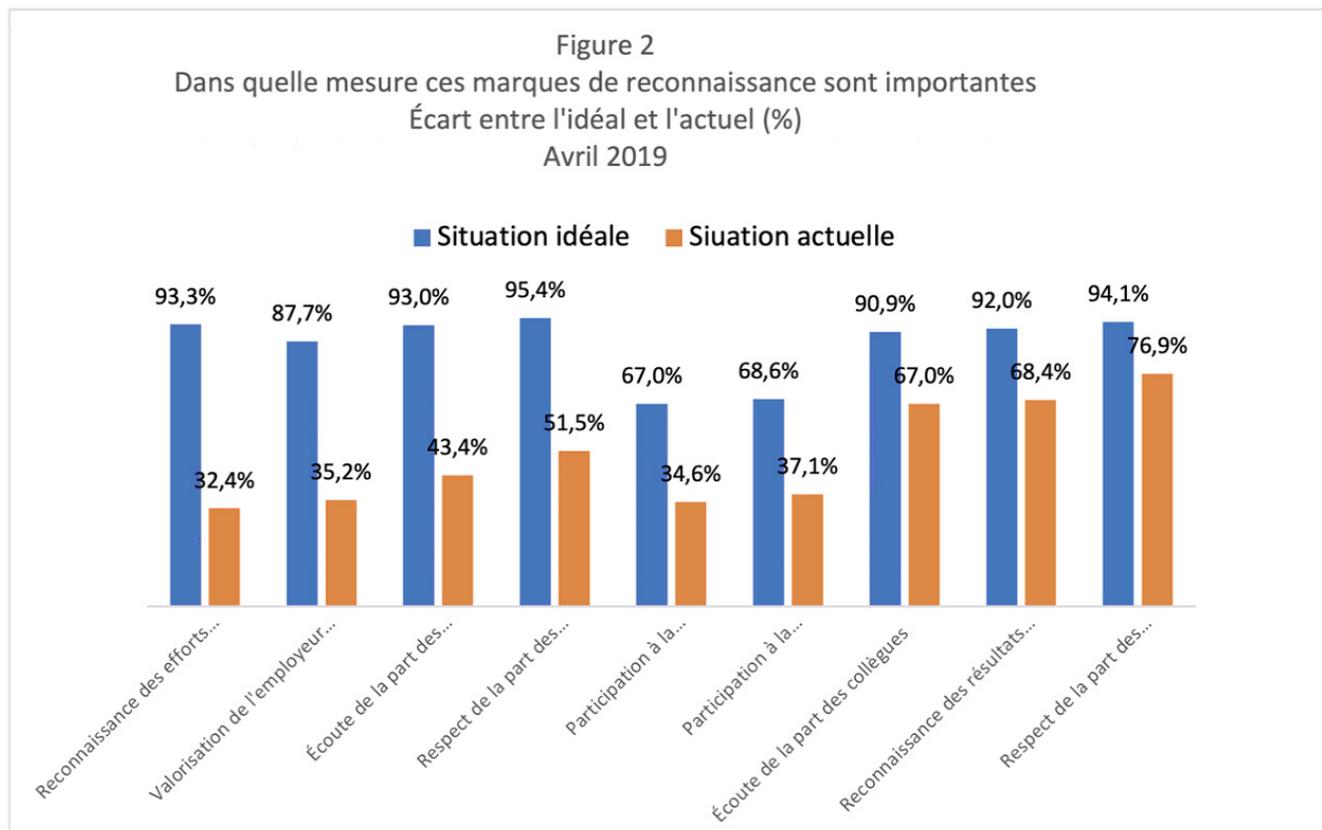
« La reconnaissance de l'administration de l'UL envers le travail acharné des professeur(e)s me semble nulle. L'UL arrête de fournir un service de consultation psychologique en pleine pandémie! Difficile à croire... »

Ce manque de reconnaissance ressenti par les professeur.e.s n'est pas une nouvelle réalité apparue dans le contexte de la pandémie. En mai 2019, le SPUL publiait dans le SPUL-lien (Vol. 15, No 1) les résultats d'un sondage portant sur la Valorisation et la reconnaissance des professeur.e.s. Il ressortait de cette enquête par sondage, réalisé au cours du mois de février de la même année qu'une relativement faible proportion des 481 répondant.e.s estimait recevoir, de la part de l'employeur, la reconnaissance souhaitée. Si, par exemple, 87,7 % des répondant.e.s estimaient important que l'Employeur valorise l'une ou l'autre de leurs actions, seulement 35,2 % estimaient que la Haute administration répondait à ce besoin. Et si 93 % estimaient important d'obtenir de l'écoute de la part des différents niveaux de direction, seulement 43,4 % estimaient recevoir cette écoute. Les données présentées à la Figure 2 parlent d'elle-même.

Des professeur.e.s reconnaissent toutefois le soutien technique et pédagogique offert par l'Institution dans le contexte de la COVID, mais, du coup, on estime que le gros du travail se retrouve dans la cour des professeur.e.s.

« On a un soutien technique et pédagogique extraordinaire, cependant, et la direction est très active aussi, il faut le dire. Il reste que tout est neuf, tout est un défi -- c'est stimulant, mais par moments un rien éreintant. »

« Quant à l'adaptation pour l'enseignement à distance, beaucoup de tâches se trouvent dans notre cour. L'université et le soutien pédagogique sont bien là pour nous aider, mais nous devons tout de même faire tout le travail par nous-même... personne



ne va le faire à notre place. Bref, tout ça c'est assez lourd sur les épaules et je tente donc de prendre à un jour à la fois tout en mettant à l'épreuve ma capacité d'adaptation. Et c'est sans compter les enjeux personnels que nous vivons également. »

« Globalement, mes activités de recherche ont fortement ralenti depuis le début de la pandémie, en particulier la soumission d'articles. Cela dit, nous avons eu un très bon soutien et support de la direction de l'unité et de la faculté et nos équipes technopédagogiques ont fait un travail formidable. »

Le soutien administratif le plus apprécié apparaît provenir, à la lumière de quelques propos, de l'administration proximale.

« J'apprécie beaucoup le mot hebdomadaire que nous recevons de notre doyen. Il nous permet de se tenir au courant, non seulement des consignes ou des questions pratiques, mais aussi d'avoir un peu le pouls de l'équipe. C'est une touche d'humanité qui fait une belle différence. »

On mentionne toutefois que le soutien le plus important émane des professeur.e.s qui, mutuellement, s'offrent du soutien.

« Nous avons une équipe soudée formidable et cela aide grandement pour affronter les enjeux que nous pose la pandémie. Nous avons mis à profit notre expertise dès le début pour apporter des solutions et des idées afin d'adapter nos locaux et assurer un minimum de présentiel, proposer des protocoles rigoureux de protection et de circulation dans l'École ainsi que de prévoir des équipements avec l'aide de nos techniciens (plexiglas, configurations de classe, identification, protocole à diffuser à nos étudiant.e.s) et d'assurer le reste à distance. »

« Mes collègues, à Laval et d'autres universités, font preuve d'une grande solidarité. Ils ont accepté avec grand enthousiasme de participer à certaines rencontres dans mes cours. »

Il se dégage de plusieurs textes que les collègues estiment que la Haute administration de l'Université Laval

a, pour sauvegarder son image et ne pas déplaire à sa clientèle étudiante, abandonné ses professeur.e.s.

« ... la direction de l'université se préoccupe énormément des étudiants et de leur stress, alors qu'elle semble se préoccuper très peu du stress des professeurs. [...] L'Université parle beaucoup du stress des étudiants de premier cycle. Par contre, l'Université aborde beaucoup moins le stress des étudiants de deuxième et troisième cycles. Les professeurs, qui mettent une énergie exceptionnelle pour soutenir leurs étudiants de deuxième et troisième cycles, en particulier ceux qui travaillent dans les laboratoires, ne reçoivent que très peu de considération de l'employeur. »

« ...très déçu de l'administration qui met l'accent sur le bien-être des étudiants, mais fait preuve de très peu d'empathie vis-à-vis des professeurs. Je comprends que l'Université cherche à choyer sa clientèle, mais à force d'en faire trop pour les étudiants, elle surcharge les professeurs. Un petit rééquilibrage serait le bienvenu! Un état des lieux de la charge mentale des professeurs serait intéressant... »

« En tant que prof, je conçois avoir la responsabilité de faire au mieux dans une telle période de crise. Pour autant, je ne comprends pas que mon département, ma faculté, mon université fassent croire (ou tentent de le faire) à la communauté universitaire, en particulier les étudiants d'ailleurs, que tous les cours, programmes de recherche et activités universitaires peuvent avoir lieu comme s'il n'y avait pas la COVID. On est tellement bons, n'est-ce pas? qu'on va être capables de s'adapter... et ainsi offrir à nos étudiants de formidables expériences pédagogiques... Nous, les-rouge et-or, on est franchement les plus-meilleurs du monde, n'est-ce pas? Ce type de discours, qu'on nous sert dans des capsules vidéo (p. ex. une, récente, où s'exprimait la rectrice) m'horripile et m'inquiète... »

« Le hic, c'est que nous avons le sentiment que nous avons à défendre constamment nos besoins voire les exigences de nos enseignements plus que d'être supporté.e.s par la haute administration (gestionnaires de la faculté). En sus du travail pédagogique, nous avons dû et avons encore à argumenter et à justifier nos besoins d'enseignement en présence. À l'hiver, il y aura des enjeux de qualité de la formation qui vont se poser. [...] Aucune

communication directe ne nous a été adressée. Nous ne participons à la décision et nous devons faire des aller-retour incessants en passant par la direction [...] pour une requête aux gestionnaires [...]. Quand une réponse n'est pas satisfaisante, il faut refaire ce circuit. [...] En outre, les demandes de justification portent de plus en plus préjudice à nos propres compétences : comment l'administration peut-elle juger de leur pertinence et de leur nécessité alors que les gestionnaires qui occupent les postes décisionnels ne sont ni enseignant.e.s, ni chercheur.e.s, ni spécialistes du domaine. »

On soulève également la lourdeur des processus pour obtenir du soutien.

« Trop peu de soutien et de réponses de la part de l'administration (les questions tournent en boucle entre divers individus, mais personne ne prend de décision). »

« On ne peut pas dire que l'administration universitaire soutienne vraiment les professeurs et les étudiants. C'est plutôt le contraire. On a l'impression d'être dans une caserne où les ordres arrivent d'en haut. On n'est jamais consulté, mais on doit obéir. C'est débrouillez-vous avec un minimum d'outils, et on ne veut pas savoir ce qui se passe vraiment avec la qualité des cours en ligne. Je trouve qu'il y a du mépris dans la façon dont on nous traite. Le passage des cours en ligne à l'automne et surtout, l'annonce du même topo pour la session d'hiver nous met devant une espèce de fait accompli administratif où nous n'avons pas notre mot à dire alors qu'on ne sait rien de ce qui arrivera de la pandémie en janvier prochain et des outils qui seront potentiellement disponibles (dépistage ultrarapide, vaccin, traitement, etc.). »

Là où le bât semble blesser encore plus, en termes de reconnaissance, relève du fait que la Haute administration a unilatéralement décidé de geler des Fonds qui appartenaient aux professeur.e.s.

« Mais, en plus des moments difficiles à cause de confinement et autres, l'Université Laval et ma Faculté ont eu comme façon de nous remercier pour tout notre effort, de geler les fonds des comptes SC, et ça de façon arbitraire, pas juste et pas transparente. »

« Le blocage unilatéral des comptes SC me place actuellement dans une condition ultra difficile. Moi je pensais naïvement que : "le jour où tu auras un coup dur en recherche, tu seras OK! Tu as fait du service à la collectivité qui te permet d'avoir un peu de sous de côté pour réparer un appareil, pour prolonger une bourse d'un.e étudiant.e. ou pour un contrat de PPR". Quel naïf je suis! L'UL a dépensé les fonds dans mon dos et elle me dit que l'argent n'existe plus en fait... »

« La confiscation sous le vocable 'gel' du solde du compte SC freine la progression de mes activités de recherche et de participation et de celles de mes étudiants qui ne bénéficient pas d'une bourse d'études ou qui nécessitent un soutien financier supplémentaire. »

CONCLUSION

Que devons-nous retenir de toutes ces réponses rédigées par des professeur.e.s interpellé.e.s par cette question toute simple: Comment allez-vous?

D'abord nous tenons à remercier les professeur.e.s qui ont généreusement partagé leur vécu, leurs sentiments, leur peine, leur espoir. Les données recueillies ne répondent certainement pas aux qualités nécessaires pour les qualifier de « probantes ». Toutefois, nous estimons que ces données sont très « parlantes ».

Le sentiment qui habite l'équipe du SPUL à la suite de sa lecture de tous ces textes est à l'effet que le Cœur de l'Université Laval est souffrant. Tous les secteurs de cet organe vital ne souffrent peut-être pas avec la même intensité, mais le portrait d'ensemble nous fait redouter une crise qui risque d'emporter en invalidité ou dans une retraite prématurée de nombreuses et nombreux collègues. La perte d'un seul collègue est, à nos yeux, inacceptable et constitue une fragilisation encore plus grande d'un Cœur qui, déjà, manquait d'oxygène.

En réponse à la menace de la pandémie et aux risques d'échec de leurs étudiant.e.s, le Cœur de l'Université s'est emballé pour maintenir, depuis mars dernier, un apport optimal d'enseignement et d'encadrement aux étudiant.e.s de tous les cycles. Afin de maintenir un fonctionnement optimal de leur Université, les professeur.e.s ont consenti à de grands sacrifices. De nombreux projets de recherches ont été mis sur pause, des fins de semaine, des nuits de sommeil, des vacances ont été sacrifiées... Certain.e.s voient leur vie familiale

menacée et leur santé montrer des signes alarmants de fragilisation.

La santé du Cœur de l'Université n'est pas seulement essentielle pour le bon fonctionnement de l'Institution. Elle est peut-être encore plus importante pour le bien-être de la société toute entière. Les professeur.e.s sont au cœur de la formation des professionnels de la santé, de la recherche qui, éventuellement, permettra de trouver de nouvelles molécules et/ou un vaccin qui permettront de faire reculer la COVID-19. Les professeur.e.s sont les yeux qui scrutent et débusquent les dynamiques qui animent les sociétés, les sols, les forêts, l'univers, les peuples et leurs cultures ainsi que les personnes qui les animent. Les professeur.e.s, par leurs libres questionnements, leur curiosité, leur engagement et leur créativité constituent le cœur de la science qui anime une indispensable pluralité de champs disciplinaires.

Il nous apparaît essentiel d'interpeller la Haute administration de l'Université Laval afin que, rapidement, elle déploie des mesures et des attitudes pour soutenir le Cœur de l'Université. Chaque professeur.e constitue une cellule de ce Cœur. De petits en grands infarctus, un cœur finit par ne plus suffire à la tâche et risque de cesser de battre.

Le *Lean management*, mieux connu sous l'appellation *Toyota Production System*, ne parviendra jamais à comprendre les dynamiques qui animent le Cœur universitaire.

Les membres du Comité exécutif et le personnel du SPUL sont disponibles pour recueillir vos préoccupations, vous écouter et vous diriger vers les services et personnes qui sont en mesure de vous accompagner.

Le service confidentiel de soutien aux professeures et professeurs
418 654-4721 • <http://spul.ulaval.ca/comite-de-soutien/>

Les différents comités du SPUL, dont le Comité d'application
de la convention collective
418 656-2955 • spul@spul.ulaval.ca • <http://spul.ulaval.ca/>



LE SPULTIN EST PUBLIÉ PAR LE COMITÉ EXÉCUTIF DU SYNDICAT DES PROFESSEURS ET PROFESSEURES DE L'UNIVERSITÉ LAVAL

Comité exécutif

Claire Bilodeau, trésorière
Margot Kaszap, secrétaire
John G. Kingma, vice-président
Bernard Roy, vice-président
Alain A. Viau, président

Directrice générale

Lucie Hudon

Téléphone : 418 656-2955

courriel : spul@spul.ulaval.ca

Sur la toile : www.spul.ulaval.ca

Montage et mise en page

Catherine Vézina en collaboration avec
Leviosa Agence Creative